

Terre fantôme

Karen Ricard, *Suite pour fantômes*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Poésie », 2002, 64 p., 12,95 \$.

Isabelle Miron, *Toute petite est la terre*, Laval, Trois, coll. « Opale », 2002, 104 p., 15 \$.

Martin Bélanger, *Poésitations et autres pleurs de lys*, Montréal, VLB, coll. « Poésie », 2002, 64 p., 14,95 \$.

Hugues Corriveau

Numéro 108, hiver 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37585ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Corriveau, H. (2002). Compte rendu de [Terre fantôme / Karen Ricard, *Suite pour fantômes*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Poésie », 2002, 64 p., 12,95 \$. / Isabelle Miron, *Toute petite est la terre*, Laval, Trois, coll. « Opale », 2002, 104 p., 15 \$. / Martin Bélanger, *Poésitations et autres pleurs de lys*, Montréal, VLB, coll. « Poésie », 2002, 64 p., 14,95 \$.] *Lettres québécoises*, (108), 31–32.

Terre fantôme

Conscience de soi, fragilité du moi ou pays incertain.

P O É S I E | HUGUES CORRIVEAU

KAREN RICARD REPENSE LA VOIX DES FEMMES, l'origine de cette parole enfouie en elle, pour en décanter les valeurs poétiques, sa pertinence, voulant toucher « l'essentiel, déjà, la douleur des os, le trivial des mots. » (« Lettre à l'ange, disloquée », p. 11)

DE BIEN BEAUX FANTÔMES

Poésie en prose qui affirme ainsi une voix dense, heureuse dans le paysage de la jeune écriture actuelle. Il fait bon entrer dans un texte fort et exigeant. Soulignons pourtant que ce recueil est écrit au « vous » (les pronoms *vous* et *tu* sont très « tendance » en poésie comme en nouvelles, ces temps-ci), mais bon !

Vous étiez née de l'autre côté des choses, là où l'ombre d'une vérité n'est jamais vaine, là où le monde cesse d'être monde, là où les jeunes filles se contentent parfois de gestes simples : marcher, danser, courir, respirer, très fort, encore plus profondément, vivre. Plus tard, on vous a appris à être jolie. (« Suite pour fantômes », p. 23)

Le recueil rassemble ainsi à la fois des images allusives et très justes et une réflexion sous-jacente qui jamais ne vient voiler l'impulsion poétique des phrases : « Vous vouliez être vraie au-delà de la part de réel qu'on vous avait réservée, au-delà du bien, du mal, de ce qu'on peut en penser, au-delà des poses étriquées auxquelles les mères s'étaient habituées. » (*idem*, p. 39) Recherche de la vérité d'une parole qui lui soit personnelle et qui dise l'incarnation d'une femme dans le monde moderne, telle que la pose du corps comme de la voix sache en témoigner :

Justement, les métamorphoses. Prendre son corps pour cible, renaître sans faute. Combien de fois les métamorphoses ? Vous comptez les fragments de la Lyre, explosez en plein vol, libre. De la pose à la rose à prose à la main à la plume. Au sabbat. Vous dansez. Vous voici noire de suie, le lendemain spectrale. Une culbute et tout s'ensuit. (« D'une, l'autre, le puits lumineux », p. 58)

Cette *Suite pour fantômes* s'impose d'emblée comme un bon recueil qui met en jeu l'univers tremblé et troublé d'une poète qui s'annonce déjà capable d'inscrire une personnalité forte à travers ses propres mots, ses propres visions.

BIEN PETITE TERRE

« Cette science de la vie un peu farouche/un peu rugueuse aussi » (p. 17) qu'essaie d'explorer Isabelle Miron est bien fragile, bien peu certaine d'elle-même qui rapatrie des accents du grand Gaston, qui



fouille aussi dans les sentiers battus d'un certain sentimentalisme hors d'âge, un peu fleur bleue, un peu surannée. Est-ce nelliganien ceci : « à la cène de juillet les oiseaux/sont en fleur et le vent du soir dépose/de calmes vertiges sur nos joues » (p. 16) ? Ou est-ce secrètement « catho » ? Quoi qu'il en soit, ce recueil bien déroutant met l'accent sur l'espoir que l'autre reconnaisse l'amante (est-ce bien cela, tellement tout ce texte est d'une pureté parfois édulcorée ?). Écrits au « tu » (très « tendance », je vous dis), ces poèmes dérivent vers les bons sentiments, mais aussi (oh ! désastre !), ils sont typographiquement justifiés au centre. J'ai dit ailleurs, et je ne le redirai jamais trop, que je ne crois pas en l'efficacité poétique d'une telle mise en page qui nie la valeur même (et intrinsèque) du vers libre ; ce n'est en fait qu'un artifice formel insignifiant. Bon, passons. Isabelle Miron a le sens du poème, avouons-le d'emblée ; elle écrit même bien, mais elle s'égare, me semble-t-il, dans une thématique conventionnelle de ce que l'autre peut réaliser de soi, dans l'analyse de ce que l'autre peut être indispensable pour s'accomplir. Ce ne sont pas en fait des

poèmes d'amour (ce qui expliquerait bien des choses), mais des poèmes sur l'inquiétude de n'être rien, de s'abstraire en l'autre (quelle que soit son identité). Bon, chant connu ! Poèmes de l'inquiétude, mais aussi de la plus extrême naïveté ! J'en veux pour preuve cette blquette qui termine le recueil :



*c'est l'heure où tout recommence ici
du pareil et du même sales et
pauvres pourtant
simplement heureux simplement
pauvres des regards qui
regardent
rires d'enfants et coqs poules vaches
soleils
emmêlés dans la rue qui s'éveille
(p. 81)*

Ce « simplement pauvres », n'est-ce pas ? En fait, ce recueil n'a pas décidé de sa position « parmi l'effroi et le ravissement » (p. 73), « entre réjouissance et défaite » (p. 74), cet entre-deux qui ne mène vraiment nulle part, surtout pas à une parole exacte qui cerne le monde, qui sait en dire les souffrances réelles et les déroutes. Faut-il croire que ce livre se limite à ceci ?

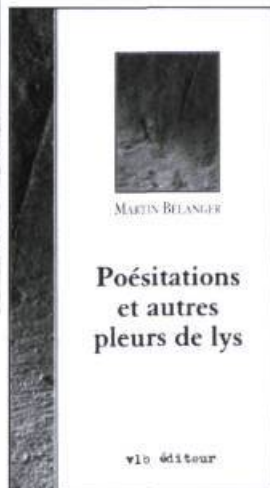
Il était une fois le grand livre
d'images fleuries de trèfles
à quatre feuilles que jadis je te lisais
petit frère pour y croire il t'aurait fallu
fermer le regard aveugle
de notre mère (p. 49)

Mais si lui-même, le « petit frère », n'y croyait pas, qui saurait en être convaincu ?

LE LYS QUI PLEURE

On sait tous que les préfaces sont risquées. Mais quand c'est Pierre Falardeau qui la signe, donnant ainsi une caution non négligeable à ce que le lecteur s'apprête à lire, on s'attend à quelque chose de... Or, le recueil ne tient pas les promesses de la préface. Ce premier recueil de Martin Bélanger au titre consternant (rien de moins !), *Poésitations et autres pleurs de lys*, n'est tout simplement pas bon. Les jeux de mots en poésie (et déjà dans le titre !), épargnez-nous !... mais voulez-vous bien me dire ce que ça apporte d'intelligent ?

N'écoutant que son emportement, Falardeau convoque les Miron, Perrault et Godin, tout en associant le travail confus et parfois désastreux du jeune poète au grand Chamberland de *L'afficheur hurle*. Tout de même, il faut garder un peu de retenue ! Allons lentement en ce qui nous est annoncé comme remarquable, puisque « avec Bélanger, on renoue le fil coupé des générations. La liberté reprend sa place. Et en compagnie de quelques autres, il crie,



l'afficheur, que la liberté des peuples, c'est aussi la liberté » (Pierre Falardeau, « L'espoir », p. 7). Mais ces poèmes ne tiennent aucunement la promesse d'une parole vivifiante et neuve. Ce n'est que reprise à petits pas des grandes paroles d'avant, mal digérées, hésitantes et maladroites. Quand on a l'audace de mettre en prologue le seul mot « je » pour tout texte, appelant ainsi Denis Vanier comme ange tutélaire, c'est une audace que sa propre voix doit savoir soutenir.

Précisons d'abord (moi qui calcule rarement ce genre de truc) que ce recueil compte 23 poèmes répartis en cinq parties et imprimés sur 32 pages : ici, la parole est courte ou la prétention du poète, hors limite. Et ça imite du monde (contentons-nous d'en convier trois). D'abord Miron : « tu caresses ma genèse bafouée de tes membres » (« Ô lame de glace tranchante », p. 17 – on entend le rythme) ; ou encore Vigneault : « la foulque s'éploie sous les yeux de l'istorlet » (« Fulgurances », p. 27) ; enfin Duguay : « kékébaniss ô kébek ô tikébek. » (*idem*) Trève, suffit-il de lire en passant :

je me sais mourant
mais je brandirai en signe d'adieu
un tabarnac
et mon poing d'homme libre
(« Poing », p. 31)

pour être certain de l'arrivée d'un grand poète revendicateur ? Je ne le crois pas. D'autant plus qu'il y a volonté de faire « poète-poète » dans cette chose-là. Ainsi, je lis dans « La dernière mort » : « l'évasure de tes lèvres dépravées » (p. 19) ; ou encore dans « Pierre de Rosette » : « hiéroglyphe beauté de tes méandres » alors que le poète affirme : « je me parfume de toi/tu me chancelles/et nous éclosions » (p. 47) ; pire, dans « Aversification », nous sommes en présence d'un rapeur (?) : « puis le temps sut tancer tant ses stances/étaient cruelles/et ses flûtées pourtant si opalines/susurraient une saillie/solitude » (p. 54) ; et enfin (comment résister à tant d'éclats de voix revendicatrices au dire du préfacier ?) :

belle sagesse
tendant tes méandrissimes hanches vers mon
vain cœur vaincu
[...]
belle sagesse
tel un puy dans mes songes éthérés
mon quatrain opalescent ma tirade boréale
tu es la gigue de mes hivers
ma trépassion
(« Sagesse », p. 56)

Vraiment, je ne saurais dire à quel point ce travail poétique me navre et combien je suis désolé qu'on ait placé si haut cette parole confuse et indigente. Donc, je vais terminer cet article en méditant le dernier poème au titre fulgurant, « Ubiquité du vide » : « l'ubiquité du vide/remplir trop de silences/inembrassables//sur ce je m'en retourne/et me tais. »

ils écrivent...
et ils en parlent!

31 écrivains québécois
se livrent sur CD!



APAO

un rendez-vous inusité
avec Aude, Claire Martin,
Denis Côté, Anique Poitras,
Madeleine Ferron, Jean Désy...
et plusieurs autres

pour tout savoir
et pour commander

<http://membres.lycos.fr/jevousentends>

une présentation de l'écrivain
Alain Beaulieu

Conseil des arts
et des lettres

Québec

